T.921.11

DE L'USAGE DU QUINQUINA

ET DES RÈGLES DE SON APPLICATION

DANS LES FIÈVRES INTERMITTENTES.

ESSAI

PRÉSENTÉ et soutenu à l'École de Médecine de Montpellier ; le 4 Floréal, an XII (24 Avril 1804);

PAR FRANÇOIS *CITTE*, *d'Allen*, *Département des Bouches-du-Rhône ; ex-Chirurgien de 2.e classe à l'Hôpital militaire d'instruction de Toulon*;

Pour obtenir le titre de Docteur en Médecine.

L'efficacité d'un remède dépend de son application convenable. BACON.

A MONTPELLIER,

Chez COUCOURDAN, Imprimeur de l'École de Médecine, au bout de la descente du Cannau, rue du Berger, N°. 127.

ARGUMENTERONT

MM. LES PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

GASPARD-JEAN RENÉ, Directeur de l'École.	Médecine légale, et histoire de la Médecine.
P. M. AUGUSTE BROUSSONET, Directeur en chef du Jardin. . .	Botanique.
C. L. DUMAS.	Anatomie et Physiologie.
G. J. VIRENQUE.	Chimie et Pharmacie.
P. LAFABRIE.	Clinique interne.
J. L. VICTOR BROUSSONET. . .	
J. POUTINGON.	Clinique externe.
A. MEJAN.	
J. B. T. BAUMES.	Nosologie et Pathologie.
J. N. BERTHE.	Thérapeutique et Matière médicale.
J. M. J. VIGAROUS.	Institutions de Médecine, et Hygiène.
A. L. MONTABRÉ.	Médecine opératoire.
J. SENEAUX.	Accouchemens.

PROFESSEURS-HONORAIRES.

P. J. BARTHEZ, Médecin du Gouvernement.
A. GOUAN, ex-Professeur de Botanique.
H. FOUQUET, ex-Professeur de Clinique interne.
J. A. CHAPTAL, Ministre de l'Intérieur, ex-Professeur de Chimie.

DE L'USAGE DU QUINQUINA

ET DES RÈGLES DE SON APPLICATION

DANS LES FIÈVRES INTERMITTENTES.

PARMI le grand nombre de découvertes qui se sont faites en médecine, l'une des plus utiles sans doute, est celle du quinquina. L'époque où cette découverte eut lieu, se perd dans la nuit des temps; la manière dont elle se fit, nous est également inconnue: il y a diverses opinions sur ce dernier point; les uns nous disent que des américains atteins de fièvre intermittente, se baignèrent dans les eaux d'un lac bordé d'arbres qui fournissent le quinquina; les autres, tels que *Geoffroi*, dans sa matière médicale, croient qu'ils se désaltérèrent dans ces mêmes eaux: quoiqu'il en soit sur ce point, il n'en est pas moins vrai qu'alors ces

américains furent délivrés de leur fièvre, et que ce fut seulement à cette époque que les Péruviens firent usage du quinquina. L'arbre qui fournit cet excellent remède, croît naturellement et sans culture au Pérou, au Mexique, aux Antilles, à St. Domingue. Les premiers Européens qui abordèrent dans ces heureuses contrées, ne connurent pas d'abord les usages du quinquina; ce ne fut qu'en 1638 que les Espagnols, vainqueurs des faibles et malheureux Péruviens, apprirent à se servir de cette écorce; ils durent cette connaissance à une femme Péruvienne; celle-ci, éprise d'amour pour un Espagnol, et dans la crainte de voir mourir son amant atteint de fièvre intermittente, lui découvrit le moyen de s'en délivrer par le quinquina, et dévoila un secret que les Péruviens avaient juré entr'eux de garder, par la haine qu'ils portaient à leurs ennemis.

On connaît quatre espèces de quinquina; savoir, l'orangé, le rouge, le jaune et le blanc, qui diffèrent entr'eux non-seulement par leur couleur, mais encore par leurs vertus: ainsi l'orangé est éminemment fébrifuge, le rouge est plus astringent, le jaune est légèrement laxatif; on attribue la vertu fondante au blanc. De ces quatre espèces de quinquina, il n'y a guères que la seconde qui soit généralement employée; la première et la quatrième étant fort rares; la troisième, quoique commune, n'ayant que peu de vertus fébrifuges, et étant plus souvent nuisible qu'utile et salutaire.

Quoique le quinquina soit un remède véritablement efficace dans les fièvres intermittentes, quoiqu'il soit regardé

aujourd'hui comme le fébrifuge par excellence, il y a des médecins qui ont pensé que cet excellent remède ne possédait aucunement la vertu fébrifuge, qu'il suspendait seulement la marche des fièvres intermittentes, et qu'elles reparaissaient ensuite avec plus d'intensité qu'auparavant. Ces mêmes médecins ont encore prétendu que l'usage du quinquina était habituellement suivi d'obstructions, d'hydropisies etc. (1). On pourrait fort bien leur dire que le meilleur des remèdes, entre des mains ignorantes et empiriques, peut et doit même nécessairement avoir les suites les plus fâcheuses dans le plus grand nombre de cas; on pourrait leur opposer l'expérience des meilleurs praticiens; on pourrait leur apprendre qu'avant l'usage du quinquina, du temps même d'*Hippocrate*, les obstructions et l'hydropisie se montraient aussi familièrement à la suite des fièvres intermittentes. L'efficacité du quinquina est si évidente dans certains cas, qu'on pourrait, dans ces circonstances, dire avec le médecin de Modène: *hunc hominem certo pereuntem hoc uno remedio vere servavi.*

Avant d'en venir à l'usage du quinquina dans les fièvres intermittentes qui sont bénignes, il faut réduire la fièvre à son état de simplicité absolue, il faut attaquer et détruire les diverses causes générales qui peuvent se compliquer avec elle: on compte parmi ces causes, la diathèse inflammatoire, la saburre bilieuse, vermineuse, etc des premiè-

---

(1) Voyez GOELIKE, *de usu C. noxio quamvis recto.*

res voies, l'existence simultanée de ces deux causes, un état d'irritation vive et d'atonie du système en général, des obstructions des viscères abdominaux, la diathèse bilieuse, la pituiteuse, la transpiration supprimée, et toute autre évacuation habituelle devenue moins considérable que dans l'état de santé; l'existence de quelque virus particulier, tel que le vénérien, le scorbutique, le psorique, etc. Ainsi, ce n'est qu'après avoir détruit les diverses causes qui compliquent la fièvre, qu'on peut administrer le quinquina avec succès et même avec sureté: cependant il ne faut jamais se hâter de le faire, et il faut toujours se rappeler ce que nous disent à ce sujet, *Baglivi*, *Lieutaud*, *Desbois*, que ce remède donné trop tôt, est non-seulement inefficace, mais encore le plus souvent nuisible; qu'il fait naître des obstructions, donne lieu à l'épilepsie, est suivi de l'asthme. L'illustre *Grimaud* nous dit que l'administration précoce du quinquina dans les fièvres intermittentes, est la cause la plus puissante et la plus prompte de l'affection hypocondriaque et de la phthisie nerveuse par spasme. Pour administrer ce fébrifuge avec succès, il convient donc d'attendre, s'il n'y a aucun danger pressant, que plusieurs paroxismes aient eu déjà lieu, et que la maladie marche pour ainsi dire à sa fin. En agissant ainsi, en attendant, pour administrer le quinquina, que la nature tende elle-même à la terminaison de la fièvre, nous ne ferons alors que seconder ses efforts, nous agirons sans danger et nous guérirons plus sûrement la fièvre. Dans les fièvres intermittentes pernicieuses, il serait imprudent, il deviendrait dan-

gereux de suivre la même marche pour l'administration du quinquina : dans des cas semblables, au lieu de travailler d'abord à détruire les causes qui compliquent la fièvre, au lieu d'attendre que plusieurs paroxismes se soient écoulés, il faut au contraire en venir promptement et sans préliminaires à l'usage du quinquina ; sans quoi la maladie faisant de progrès rapides, le malade périt avant qu'on ait eu le temps d'administrer ce fébrifuge. Mais, quelle doit être la dose de ce remède ? sous quelle forme et de quelle manière doit-on l'administrer ? Enfin, quel est le temps le plus convenable pour son application ? Ces trois questions feront la matière de cet essai.

La dose du quinquina dans les fièvres intermittentes, ne doit pas être toujours la même ; il faut la varier suivant une infinité de circonstances relatives à l'espèce de fièvre, à son intensité, aux symptômes dont elle s'accompagne, à la rapidité de sa marche, à sa durée. Cependant, malgré toutes ces variétés accidentelles, on peut fixer jusqu'à un certain point, quelle doit être la dose du quinquina propre à opérer la guérison complète d'une fièvre intermittente. Il est aujourd'hui généralement reconnu qu'on ne doit point s'amuser à donner ce remède à petite dose, si l'on veut en obtenir l'effet qu'on en attend. Quelques dragmes de ce fébrifuge sont toujours insuffisantes, et l'observation journalière nous démontre que, donné de la sorte, le quinquina reste le plus souvent sans effet ; ce qui pourrait nous induire en erreur sur les vertus de ce remède, nous faire croire qu'il est inefficace dans le plus grand

nombre de cas, et qu'il mérite peu les éloges pompeux qu'on en fait : mais donnons ce fébrifuge à dose assez forte, dans des circonstances convenables, et nous en obtiendrons toujours un effet certain. Aussi est-il bien démontré aujourd'hui, que ce n'est qu'en donnant le quinquina d'une manière libérale, qu'on peut se flatter de guérir les fièvres intermittentes : la pratique de quelques médecins sur ce point est trop timide, ils croient avoir assez fait quand ils ont donné quelques dragmes de ce remède ; aussi le défaut de succès est-il toujours le résultat d'un semblable procédé. En général, on ne peut guérir une fièvre intermittente, même ordinaire, avec moins de deux onces de quinquina de bonne qualité, il en faut rarement plus de quatre onces ; quoiqu'il y ait certaines circonstances, rares à la vérité, dans lesquelles toute cette dose n'est pas nécessaire, et qu'il s'en présente d'autres au contraire, dans lesquelles il faut porter cette dose bien au delà ; il est même des cas où il faut donner ce remède de toutes les manières et sous toutes les formes, et comme l'on dit, sans poids ni mesure.

L'efficacité du quinquina dans les fièvres intermittentes, est si bien constatée, que les praticiens ont cherché à l'envi de donner ce remède de toutes les manières, par la bouche, en bains, en lavemens, en épithèmes ; ils ont cherché à le déguiser sous toutes les formes, et ils l'ont donné en substance, en infusion, en décoction, en sirop, mêlé avec du café, du chocolat, etc. Mais de toutes les manières d'administrer le quinquina, la meilleure est sans doute celle en substance ; sous cette forme, l'unité des principes de

ce fébrifuge est conservée; le rapport de composition des différentes parties qui le forment, et dans lequel consiste principalement son efficacité, n'est aucunement altéré, aucunement modifié, tandis qu'il l'est toujours plus ou moins par les divers menstrues avec lesquels on mêle ce remède, lorsqu'on en fait usage sous les autres formes. En outre, l'observation nous démontre, que le quinquina est en général plus efficace donné en substance, qu'en infusion, sirop, etc.; cette règle offre cependant quelques exceptions, et il se présente par fois des cas particuliers dans lesquels ce remède devient beaucoup plus sûr et se montre plus efficace sous toute autre forme; comme, par exemple, en infusion ou en décoction, ainsi que l'ont vu *Dehaen* et *Desbois*: mais ce ne sont là que des cas rares dans la pratique, qui tiennent le plus souvent à l'idiosyncrasie du sujet, ou à quelque autre cause particulière, et qui nous demeure cachée.

Cependant, malgré que le quinquina soit plus efficace en substance que sous toute autre forme, il est des circonstances particulières qui ne nous permettent pas toujours de le donner de cette manière. Ainsi, ce remède administré de la sorte, occasionne quelquefois un poids incommode sur l'estomac, des douleurs particulières sur ce même organe, des anxiétés insupportables; d'autres fois ce fébrifuge devient un remède stimulant irritant pour l'estomac du malade, qui le rejette par le vomissement; le plus souvent, le malade refuse de le prendre sous cet état pulvérulent, ou même en bols. Dans des cas pareils, il faut changer de mode, et voir sous quelle forme le malade supportera mieux ce remède;

ou bien, cherchant à s'accommoder à son goût, on le lui donnera sous la forme qui sera la moins dégoûtante pour lui. Pour atteindre plus sûrement ce but, on cherche à connaître le goût particulier du malade ; s'il aime le vin, on peut unir le quinquina avec cette boisson. Préfère-t-il la bière ? on mêle ce remède en quantité suffisante avec ce liquide. A-t-on à faire à une femme délicate, à un enfant peu raisonnable ? on se sert alors de sirop préparé avec ce fébrifuge ; On applique aussi dans ces circonstances des épithèmes sur différentes parties du corps et sur-tout sur l'épigastre ; on donne encore ce fébrifuge en lavement : on peut encore essayer de donner le quinquina en substance entre deux soupes ; par ce moyen on réussit quelquefois à surmonter le dégoût, l'aversion que le malade montrait pour un remède si salutaire. Pour parvenir plus sûrement à surmonter le dégoût du malade pour le quinquina, il faut étudier ses habitudes, ses fantaisies, son goût particulier ; et ce n'est bien souvent que par un semblable moyen qu'on surmonte l'aversion, l'opiniâtreté même d'un malade peu raisonnable et qu'on guérit heureusement la fièvre qui durait déjà depuis long-temps.

On ne peut pas toujours, comme nous venons de le voir, administrer le quinquina en substance ; bien plus, on ne peut pas toujours le donner par la bouche, comme, par exemple, lorsque la déglutition est empêchée, ou qu'elle est devenue impossible. Que faut-il faire dans ces cas fâcheux? on doit alors avoir recours aux autres manières d'administrer le quinquina : ou doit donner ce remède en bains,

en lavemens ; on doit en faire des épithèmes, des sachets, qu'on appliquera au dos ou sur l'épigastre, ou sa teinture en frictions. Cette pratique, dans certains cas, n'est guères moins efficace que les autres manières d'administrer le quinquina. Si on donne ce fébrifuge en lavement, on en donnera une dose triple de celle qu'on ferait prendre par la bouche ; et on aura l'attention, avant son administration, de nettoyer les gros intestins par un ou deux lavemens, rendus laxatifs au moyen de quelque sel neutre, comme le sulfate de magnésie ou de soude, afin que les matières fécales ne soient pas un obstacle et à l'introduction et au séjour du lavement fébrifuge, qu'on donnera immédiatement après que le malade aura rendu les deux premiers. La dose du lavement fébrifuge doit être de cinq à six onces de liquide pour les adultes, et de deux seulement pour les enfans ; parce qu'une plus forte dose serait inévitablement expulsée par l'excès d'irritation qu'elle ne manquerait pas d'occasionner. Cette manière d'administrer le quinquina, dont *Helvétius* dit être l'inventeur, a eu le plus grand succès entre ses mains ; et ce même auteur rapporte une longue suite d'observations de fièvres intermittentes guéries par ce moyen. Le quinquina réduit en poudre très-fine, mêlé avec de la thériaque fraîche, du savon ramolli, et appliqué en forme d'épithème sur l'épigastre, est une manière de faire usage de ce remède assez souvent efficace, fort commode pour l'enfance et les personnes délicates. Ce fébrifuge appliqué en épithèmes sur l'épigastre, a même réussi dans des cas où toutes les autres méthodes avaient déjà échoué. Le

quinquina en bains est, ainsi que les autres manières de faire usage de ce remède, fort efficace, et applicable dans les cas où on ne peut pas administrer ce fébrifuge par la bouche : il se présente même des circonstances particulières dans lesquelles ce remède ainsi appliqué, est non-seulement utile et avantageux, mais encore préférable à toutes les autres manières de l'administrer. Ainsi, lorsque la fièvre intermittente est compliquée d'un état spasmodique, ou d'irritation vive, le quinquina en bains devient presque la seule manière d'appliquer ce remède, qui soit avantageuse, presque la seule qui ne soit point nuisible ; car le quinquina est formellement contr'indiqué par cet état d'irritation, et il ne convient qu'après l'avoir détruit : mais administré en bains, ce remède est d'autant mieux appliqué, qu'on remplit alors très-bien par ce moyen la double indication existante, de faire cesser l'état spasmodique et de détruire la fièvre. On pourrait dans les mêmes circonstances administrer le quinquina par la bouche, mais uni avec une forte décoction mucilagineuse, telle que celle de racines de guimauve, ou bien mêlé avec une petite quantité de nitrate de potasse.

Les auteurs, d'accord sur l'efficacité du quinquina, ne le sont pas tous sur le temps le plus propre à son administration ; ils ont eu à ce sujet des opinions diverses. Plusieurs pensent qu'on doit donner ce fébrifuge dès le début du paroxisme, ou quelques momens auparavant : quelques-uns veulent qu'on le donne dans la vigueur de l'accès : enfin le plus grand nombre conseille d'administrer ce remède

dans le temps de l'intermission. Voilà trois procédés différens sur le temps le plus convenable à l'administration du quinquina ; quels sont leurs avantages et leurs inconvéniens ? c'est ce qu'il importe de connaître. Le second de ces procédés est aujourd'hui totalement abandonné. En effet, on ne voit pas pourquoi on placerait un remède chaud dans la vigueur de l'accès d'une fièvre intermittente ; l'action irritante d'un pareil remède, qui a principalement lieu sur l'estomac, doit alors nuire nécessairement à la marche des mouvemens nerveux, et doit en modifier ou en changer même la direction, qu'elle paraît contrarier manifestement. D'ailleurs l'expérience, qui est la pierre de touche de tous les procédés en médecine, n'a pas prouvé la bonté de celui-ci. Le premier de ces procédés, qui est le plus ancien des trois, et qui est généralement suivi par le peuple dans l'usage des divers remèdes qu'il emploie contre les fièvres intermittentes, est suivi et défendu par des praticiens d'un mérite distingué, tels qu'*Alsinet*, *Cullen*, *Bursorius* ; le Professeur *Dumas* partage l'opinon de ces auteurs. D'autres praticiens non moins distingués par leurs talens que ces premiers, reprochent à ce procédé plusieurs inconvéniens ; et ils ont fort bien dit à ce sujet, que le temps le plus propre à placer un remède astringent, n'était pas celui où le corps était déjà frappé d'un spasme universel: on peut ajouter encore, que le quinquina agit alors d'une manière vraiment perturbatrice, par là même incertaine et le plus souvent à craindre. *Voullonne* apporte contre ce procédé, une raison qui paraît sans réplique ; il dit que le quinquina

ne pouvant rien contre l'accès présent, ne l'arrêtant point dans sa marche, ne le détruisant point, il devient fort inutile de placer ce remède au début du paroxisme; et de plus, qu'au défaut d'utilité de ce fébrifuge, à son défaut d'action contre l'accès présent, se joint un inconvénient majeur, qui est le discrédit du quinquina, si le malade périt dans l'accès; ce qui est un grand mal. On sait que les observations de *Sydenham*, que les expériences de *Home*, sont contraires à ce procédé, et en constatent les effets pernicieux. *Hippocrate* nous dit que les véritables fébrifuges sont ces remèdes qui ont la vertu de fixer l'état du corps: *vim porrò habent medicamina, ut corpus in loco sit:* aussi est-ce par cette raison que le quinquina est le meilleur d'entre ces remèdes; mais par la même raison, il est évidemment contraire dans le froid fébrile, parce que son action tend alors à fixer et à prolonger ce froid. *Koker* nous dit avoir vu souvent le quinquina donné dans le période de froid, décider la mort avec des anxiétés et des oppressions excessives. *Sydenham* a souvent observé la même chose; et dans son épître à *Brady*, cet auteur nous dit que de son temps, de pareils malheurs étoient si fréquens à Londres, que les praticiens avaient absolument renoncé à l'usage du quinquina; malheurs qui ne venaient, ajoute-t-il, que de ce que les médecins administraient ce remède, dès l'invasion de l'accès, ou quelques instans auparavant; et que, s'il parvint à relever le quinquina du discrédit général dans lequel il était tombé, ce ne fut qu'en le plaçant dans tout autre temps, c'est-à-dire en l'administrant dans le temps

de l'intermission. De sorte qu'on peut dire que la raison et l'expérience semblent reprouver un semblable procédé, en faveur duquel cependant plusieurs praticiens distingués allèguent des raisons assez fortes pour mériter quelque considération. On dit que le quinquina, administré dès l'invasion du paroxisme, guérit, à moindre dose, plus promptement et prévient même plus sûrement la récidive, si facile dans ce genre de maladies; avantages précieux, qui existent réellement, et qu'aucun des deux autres procédés ne nous procure au même point. Concluons donc que tout ce qu'on a dit pour et contre ce procédé est réel. En effet, il conste par l'expérience des différens auteurs qui ont émis leur opinion sur ce point, que les inconvéniens qu'on lui attribue, que les avantages qu'on lui reconnaît ne sont pas imaginaires : d'où il suit que chacun a eu raison, soit en blâmant, soit en louant ce premier procédé; et que, si les auteurs ont été divisés d'opinion à ce sujet, c'est sans doute pour n'avoir pas cherché à déterminer quels sont les cas où le quinquina, administré dès l'invasion du froid fébrile, peut être nuisible, et quels sont ceux où il peut devenir avantageux. Nous allons essayer de déterminer ces cas d'une manière générale.

Le quinquina, placé au début du paroxisme d'une fièvre intermittente, ne devient nuisible et dangereux, qu'autant qu'il augmente le froid fébrile d'une manière vicieuse, qu'il tend à aggraver l'état spasmodique, dont tout le corps est déjà frappé dans ces circonstances, et sur-tout celui qui occupe les différens plans des organes du bas-ventre, et

qu'il peut le porter à un haut degré d'intensité véritablement pernicieux ; d'où peuvent naître des obstructions, l'hydropisie, etc. Ce fébrifuge ainsi administré agira de la sorte, toutes les fois que le frisson sera déjà considérable par lui-même, toutes les fois qu'il y aura *rigor*, ou même *horror* assez grand : mais si le froid fébrile est faible et peu sensible, s'il est marqué seulement par l'horripilation, ou par un frissonnement fort léger, alors le quinquina, placé au début du paroxisme, n'aggravera point le froid fébrile, ou s'il l'augmente, ce ne sera que faiblement et d'une manière exempte de tout danger ; alors, bien loin d'être nuisible, bien loin d'être suivi de quelque inconvenient, il guérira au contraire en moins de temps et à moindre dose, et préviendra peut-être plus sûrement la récidive, toujours à craindre, parce qu'elle est toujours facile. En un mot, le quinquina, administré dans les circonstances que nous venons de déterminer, et selon le premier procédé, procurera tous les avantages qu'on attribue à ce premier procédé, et ne sera suivi d'aucun des inconvéniens qu'on lui reconnaît. Ce point de doctrine paraît conforme au raisonnement; il doit l'être aussi à l'expérience ; car il n'est pas douteux que les praticiens qui ont eu du succès par le premier procédé, ne l'ont obtenu qu'en administrant le quinquina dans les circonstances ci-dessus données.

Le premier des procédés relatifs à l'administration du quinquina dans les fièvres intermittentes, est très-utile, ainsi que nous venons de le voir, mais il n'est pas applicable dans tous les cas, il ne l'est même que dans le plus

petit nombre ; ce qui nous oblige le plus souvent à administrer ce fébrifuge selon le troisième procédé. Celui-ci, quoique le moins ancien, est le plus généralement suivi ; l'observation en a constaté depuis long-temps la bonté ; on peut dire de plus en sa faveur, que le quinquina, remède chaud, tonique, astringent, convient bien mieux dans le temps de l'apirexie, que dans tout autre temps, parce qu'alors les forces abattues ont besoin d'être relevées, excitées, pour que le malade puisse résister à la durée de la fièvre : d'ailleurs cette manière d'administrer le quinquina ne présente jamais aucun inconvenient, elle est applicable dans tous les cas de fièvres intermittentes; mais elle n'offre point les avantages du premier procédé.

De ces divers procédés d'administrer le quinquina, le premier nous présente de véritables inconvéniens et des avantages qui ne sont pas moins réels ; le troisième, quoiqu'efficace et sans inconvéniens, ne nous offre pas tous les avantages du premier. Concluons donc de cet aperçu, qu'il faut conserver ces deux procédés, qu'il faut appliquer le troisième quand il y aurait trop d'inconvéniens à se servir du premier; mais qu'il faut préférer celui-ci au troisième, toutes les fois qu'on peut le faire sans danger : on se procurera par cette méthode, l'avantage précieux de prévenir plus sûrement le retour de la fièvre, si facile et si à craindre dans tous les cas, et tellement fréquent, qu'il devient l'écueil des remèdes les plus vantés, et fait le désespoir des malades.

Ayant considéré jusqu'à présent d'une manière générale

les règles de l'administration du quinquina, nous allons le faire d'une manière plus particulière. Nous considérerons ces règles sous deux points de vue différens; 1.° par rapport aux fièvres intermittentes bénignes; 2.° par rapport aux fièvres intermittentes pernicieuses.

1.° Dans une fièvre intermittente bénigne, point salutaire par elle-même, les causes de complication détruites, quelques paroxismes passés, et presque toujours jusqu'au septième exclusivement, époque où la nature tend par fois spontanément à la terminaison des fièvres intermittentes; toutes ces circonstances étant données, administrons alors le quinquina; pour le faire avec succès et d'une manière exempte de tout danger, si le froid fébrile est intense, si l'accès est considérable, attendons le temps de l'intermission; nous ne l'administrerions pas alors sans danger au début du paroxisme. Plaçons la première prise de ce remède, aussi loin que possible de l'accès qui doit suivre, et qu'elle soit donnée, si les circonstances le permettent, au moins douze heures avant l'arrivée de cet accès. Cette loi sur le temps de l'administration du quinquina, que nous devons au célèbre *Torti*, est la plus importante de toutes dans l'usage de ce remède. Nous en donnerons d'abord une once entre deux paroxismes dans la fièvre tierce et dans la quotidienne; nous l'administrerons dans le même temps, mais à la dose d'une once et demie et même deux onces, dans la fièvre quarte; on échouerait avec une moindre dose. Le malade en prendra d'abord, pour première prise, trois ou quatre gros; on lui donnera le reste par

prises d'un gros, toutes les trois, quatre cinq ou six heures, suivant le temps qui restera jusqu'à l'invasion de l'accès prochain. C'est là la méthode la plus avantageuse contre les fièvres intermittentes ; elle est même si efficace, qu'assez souvent la fièvre est supprimée après la première dose de quinquina, ou que si l'accès suivant a lieu, il est ordinairement fort affaibli, bien moindre que le précédent et quelquefois à peine sensible. Mais que l'accès suivant ait lieu ou non, administrons encore, dans la période d'intermission suivante, une nouvelle dose de quinquina, la moitié moins forte que la précédente. Que si le premier accès, qui survient après les deux premières doses de quinquina, est déjà fort affaibli, changeons alors de procédé au suivant, n'attendons plus le temps de l'intermission pour administrer le quinquina, mais plaçons le demi-heure ou même une heure avant le début du paroxisme, à la dose de deux gros et de trois au plus ; continuons ainsi dans les accès suivans, jusqu'à ce que le malade ait pris la dose totale du quinquina. De cette manière, c'est-à-dire, en nous servant d'abord du troisième procédé, et en lui préférant enfin le premier, dès que nous pourrons le faire sans inconvéniens, nous terminerons beaucoup plutôt la fièvre, assez souvent sans retour, avantage que ne nous offre pas au même point le troisième procédé, qui exige encore l'emploi d'une plus forte dose de quinquina.

2.° Pour ce qui est des fièvres intermittentes pernicieuses, et de celles qu'on a appelées rémittentes ou subintrantes, et dont le caractère (de ces dernières) consiste dans le rapprochement de leurs accès, de manière que l'un com-

mence aussitôt que l'autre cesse, ou même avant sa terminaison parfaite, ensorte qu'ils se croisent, et qu'on n'aperçoit plus, dans le cours de la fièvre, qu'une rémission plus ou moins considérable; pour ce qui est de ces fièvres, disons-nous, quel est le temps le plus propre pour l'administration du quinquina? Il est facile de faire pour ces fièvres, l'application des principes précédens, et de voir que ce temps est celui de rémission: c'est là l'opinion de *Voullonne*. On ne tarde guères, nous dit cet auteur, par un pareil procédé, d'affaiblir les paroxismes, de les rendre moins intenses et moins longs, et enfin de les séparer entièrement: de manière que la fièvre se présente alors sous la forme véritablement intermittente, et cède facilement dans ce cas, aux moyens ordinaires, moyens dont nous avons déjà parlé. Ces principes sont également applicables aux fièvres intermittentes pernicieuses, sur-tout à celles qui simulent les rémittentes; dans ces fièvres, on place aussi le quinquina dans le temps de rémission, et dans les premiers instans où les symptômes commencent à décroître; c'est là le moment le plus convenable pour donner ce fébrifuge, ce qui est presque toujours instant de faire dans ces fièvres: il faut donc se hâter, il faut profiter du moment de calme, pour prévenir l'orage qui se prépare pour l'accès suivant: ne balançons donc pas un seul instant, puisque le moindre retard pourrait devenir funeste, la marche rapide de la fièvre nous enlevant bientôt tout espoir de sauver le malade; administrons alors le quinquina, seul remède efficace, le seul propre à prévenir dans ces circonstances fâcheuses,

la terminaison funeste de la maladie : mais en administrant ce remède, donnons-le d'abord à dose assez forte, si nous ne voulons pas manquer le but que nous nous proposons dans son emploi ; et remarquons, avec l'illustre *Torti*, que la première prise de quinquina, dans les fièvres dont il s'agit, ne doit pas être moindre de quatre gros. *Voullonne* observe qu'elle ne doit pas être poussée au delà de six drachmes, dans les cas même les plus graves, parce que, dit cet auteur, ce que cette dose n'opère pas, une plus forte ne l'opérerait pas davantage. De sorte que dans les cas les plus dangereux et les plus pressans, dans lesquels le temps de l'intermission serait même fort court, la première prise de quinquina sera seulement de six gros ; la seconde ne sera que de quatre gros; la troisième de deux ou trois ; et celles qui suivront, de deux drachmes seulement, si on a le temps d'en donner un plus grand nombre. Cette loi sur la dose de la première prise de quinquina, que nous devons encore à *Torti*, est si essentielle, que de son observation, ou de sa non-observation dépendent l'efficacité, ou la nullité de ce remède : de manière que si, dans l'espace de dix-huit heures, par exemple, on administrait une once et demie de quinquina, en la divisant par prises égales de deux gros chacune, qu'on donnerait de trois en trois heures, on n'en obtiendrait presqu'aucun effet, sur-tout contre l'accès qui doit suivre ; tandis que si on distribuait cette même quantité de quinquina, selon le précepte de *Torti*, et qu'on en donnât d'abord une première prise de demi-once, puis une seconde de deux ou trois gros, ensuite deux drachmes,

etc., on en obtiendrait tout l'effet dont elle est susceptible. On voit par cet exemple, que cette loi sur l'administration du quinquina, ne change rien à la dose totale du remède, mais qu'elle le distribue seulement d'une manière différente et à prises inégales, en rendant les premières plus fortes aux dépens des dernières qui sont plus faibles.

Quelquefois le quinquina, quoiqu'administré très-méthodiquement dans une fièvre intermittente pernicieuse, irrite l'estomac et est rejeté avec violence par le vomissement; d'autres fois ce remède, augmentant d'une manière vicieuse le mouvement péristaltique des intestins, est rapidement entraîné par les selles; dans l'un et l'autre cas, ce remède ne produit que peu ou point d'effet, ce qui est vrai surtout pour le premier cas; ce sont là des circonstances fâcheuses, et d'autant plus, que le quinquina est alors le seul remède efficace, le seul propre à arrêter la marche promptement funeste de la fièvre. Que doit-on faire dans des cas semblables? Dans le premier, on doit tenter d'affaiblir la sensibilité trop vive de l'estomac, en donnant l'anti-émétique de *Rivière* dans le temps de l'effervescence, en appliquant des emplâtres émolliens sur l'épigastre, en unissant sur-tout l'opium avec le quinquina: dans le second cas, qui est moins fâcheux, puisque le quinquina agit quelquefois également bien, quoique promptement rendu par les selles (1), on doit unir le quinquina avec des astringens

(1) J'ai vu deux cas de ce genre, l'un d'une fièvre double-quarte insidieuse, l'autre d'une fièvre subcontinue avec symptômes de cardialgie, dans lesquels le quinquina a eu un succès prompt et complet quoique rapidement entraîné par les selles.

toniques, tels que la conserve de roses, le diascordium la thériaque, l'opium même.

Malgré que la méthode de traiter les fièvres intermittentes par le quinquina soit en général la plus sûre et la plus efficace, il se présente quelquefois certains cas de fièvres intermittentes bénignes, dans lesquels ce remède, au lieu d'être salutaire, semble au contraire irriter la fièvre, et développe même de nouveaux accidens; de sorte qu'on est obligé de s'en abstenir et d'avoir recours à d'autres méthodes et à d'autres remèdes; ce qui est hors de notre sujet, ainsi que l'annonce le titre de cet essai, trop peu digne sans doute d'être offert aux savans Professeurs de cette école célèbre.

FIN.